



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

La représentation de la *Révolte au Sérail*, à l'Académie Royale de Musique, a été véritablement la première comme la plus brillante soirée de la saison actuelle. Nous n'avions pas encore assisté à une réunion plus nombreuse, plus remarquable. A l'amphithéâtre, aux loges, aux galeries, c'était un double rang de femmes charmantes, éblouissantes de parures, au milieu desquelles se dessinait bon nombre de nos notabilités contemporaines dans tous les arts.

Les chapeaux, les coiffures en cheveux étaient à peu près en nombre égal; on ne saurait dire lesquels avaient la préférence. Les passes des chapeaux étaient généralement évasées; la plupart étaient ornées de plumes blanches ou roses. On voyait plusieurs turbans; une jeune dame en avait un en cachemire rouge, sur le devant duquel étincelait une aigrette en diamans.

Parmi les coiffures en cheveux, les tresses sur les côtés, les cheveux plats étaient en majorité. Presque toutes étaient ornées d'un cercle d'or, avec un ornement sur le devant, en or, en brillans, en pierres précieuses. On apercevait à peine quelques feronnrières: elles semblent aujourd'hui entièrement abandonnées.

Beaucoup de femmes avaient des robes d'étoffes légères blanches. Elles avaient deviné, sans doute, que la température serait très-douce à l'extérieur, et la chaleur, par conséquent, considérable dans l'intérieur de la salle. Toutes ces robes étaient fort décolletées. Des écharpes bleues ou cerises, des bouquets de fleurs portés à la main, donnaient à l'ensemble de ces toilettes un aspect de fraîcheur qui rappelait presque une belle soirée de printemps.

Les robes en étoffes de soie étaient plus rares; quelques-unes en *satén persan* et *pompador* ont attiré l'attention. Parmi

les dames qui avoisinaient la loge de la reine, on en remarquait deux ou trois avec des robes de satin de couleurs tranchantes, ayant des manches de gaze extrêmement larges, chargées, sur les épaules, de rubans de la couleur de la robe.

A la sortie, au milieu de cette foule parfumée et fleurie qui se pressait sous le vestibule, dans les escaliers, dans les corridors, nous avons remarqué beaucoup de manteaux en foulard et en étoffes brochées. Une jeune dame, au parler étranger, avait un manteau en velours bleu de ciel, doublé de satin blanc, et attaché avec une torsade en or.

La Reine portait un chapeau blanc avec de magnifiques plumes blanches; toutes les dames de sa suite étaient en chapeaux. La jeune princesse Clémentine était seule en cheveux; autour de son cou était roulé un boa noir d'une beauté extraordinaire.

Si la salle offrait un aspect enchanteur, car cette fois l'ensemble l'emportait sur les détails, ce qui n'arrive pas toujours, la scène ne lui cédait pas. Que de notes à prendre dans cette masse de costumes qui apparaissaient dans la plus riche comme dans la plus admirable exactitude! C'étaient des odalisques aux tresses tombantes, aux petits bonnets géorgiens en soie couleur de feu et garnis de perles blanches, aux robes lamées d'or et d'argent; c'étaient les amazones aux casques d'or, aux blanches aigrettes, aux cottes de maille étincelantes; puis les costumes sévères des soldats orientaux, ceux des jeunes filles, des jeunes gens du peuple. Il est facile actuellement de peupler cet hiver nos salons de tous les prestiges de l'Orient; la *Révolte au Sérail* fournira les plus gracieux comme les plus séduisants modèles. On ne saurait croire combien ils relèvent la beauté d'une femme, combien ils la font valoir. Sans doute les odalisques, les amazones auront de nombreuses représentantes dans nos bals, dans nos réunions, et certes, dans l'intérêt

bien entendu de nos plaisirs, nous devons doublement nous féliciter de l'immense succès du ballet de M. Taglioni.

BIJOUX. — *Les fermoirs* ont décidément remplacé la mode des boucles. Ils sont dans la même proportion, et forment un carré long, tantôt offrant une surface en or uni, ou guilloché, ou émaillé; ou ornée de trois camées ou médaillons, dont un plus grand se trouve au milieu, et deux plus petits vers les bouts. Ces fermoirs, s'arrêtant au moyen d'une serrure, préservent maintenant les ceintures du dommage que leur faisaient les arguillons des boucles; mais aussi ils ont l'inconvénient de fixer *invariablement* la ceinture, sans aucun moyen de la desserrer graduellement, si une fantaisie ou une oppression vous en donnait le désir. Sur ce point, le mécanisme de MM. Josselin et Pousse*, que nous avons déjà annoncé, remplit toutes les conditions et est parfait pour s'adapter à ces nouveaux fermoirs, puisqu'en les conservant dans toute leur mode il y joint des ressorts qui, se mouvant avec une extrême facilité, permettent de prolonger ou raccourcir le ruban de la ceinture, sans préjudice à aucun dérangement de la toilette. Toute espèce de plaque pouvant s'appliquer à ce mécanisme, il est impossible qu'il ne soit pas bientôt généralement adopté.

CORSETS. — Dans l'intérêt de l'humanité féminine, nous rappellerons encore à cette occasion les corsets de MM. Josselin et Pousse, dont l'usage ne peut manquer de devenir général dès qu'ils auront été appréciés dans toutes les sociétés. Ces corsets, qui ont l'unique et précieux avantage de se lacer et délacer instantanément, sont d'un trop grand bien-être pour que nous ne revenions pas souvent sur nos éloges et nos encouragemens en leur faveur. Il en est des corsets comme de bien d'autres choses, on tient à une *routine*, et l'on ne pense pas à s'en affranchir, même pour

* Rue Bourbon-Villeneuve, n° 28.

trouver mieux. Cependant ici toute objection devrait s'arrêter, en réfléchissant que le mécanisme des corsets Josselin peut s'adapter à tous les corsets, et n'oblige en rien à changer de forme ou de faiseuse. C'est ainsi que les corsets de M^{me} Clémanson*, qui est une des plus habiles artistes en ce genre, ne perdraient rien de leur grâce et de leur perfection en y plaçant le mécanisme que nous citons. Ce dernier nom nous met aussi en souvenance combien il est dans l'intérêt de nos abonnées de leur rappeler le talent de M^{me} Clémanson dans la confection des corsets, de quelque genre qu'ils soient, et à quelque genre de taille qu'ils puissent être destinés. Il y avait du mérite à bien faire sentir les proportions d'un corps bien modelé, mais il y avait presque du prestige à donner de la grâce à des formes défectueuses, et il appartenait à M^{me} Clémanson de réussir dans l'un et l'autre avec une égale perfection.

NOUVEAUTÉS.—Déjà tous nos magasins se décorent à l'envi; et de charmantes nouveautés, mille jolies fantaisies annoncent les approches de la nouvelle année. Le Palais-Royal, les passages de l'Opéra, du Panorama, Vivienne, etc., offrent une multitude d'objets si variés et d'un aspect si engageant, que le choix reste indécis devant une si heureuse profusion. Les magasins de Giroux sont ouverts à la foule amateur de jolis objets d'art ou de fantaisie. Lesage et Vacher présentent dans leurs vastes magasins toutes les nouveautés de nos ameublements. Suze attire chez lui par ces *niaiseries* délicieuses, ces mille fantaisies si recherchées à cette époque, et, sur la place de la Bourse, on franchit la *Porte chinoise*, pour aller acheter un service en porcelaine du Japon ou un meuble confectionné avec le véritable bambou des Grandes-Indes.

Il est aussi un magasin charmant sur lequel nous ferons une mention parti-

culière, persuadés qu'il offre une immensité de ces ressources si bien appréciées aujourd'hui; c'est le magasin de laque et articles de Chine et du Japon, appartenant à M. Robin (rue Choiseul, n° 2, au coin du boulevard). Il se trouve là une collection de tout ce qu'on peut désirer de plus recherché et de plus frais en forme et en peintures de ce genre. Ce sont des tables à thé, à ouvrage, dans toutes les dimensions, des corbeilles, des boîtes, des écriitoires, et maintes autres fantaisies, exécutées avec un goût parfait et propres à renfermer comme à donner du prix aux objets qu'ils renferment. C'est M. Robin qui a fait imiter dans la plus grande perfection les peintures du Japon sur laque, peintures supérieures aux autres par l'avantage de ne pouvoir ni se ternir, ni s'érailler. Ses plateaux pour servir le thé sont admirables.

Nous rappellerons à cette occasion l'avis essentiel donné par M. Robin aux habitants de la province et de l'étranger, en se proposant de se charger sur leur commande de tous les achats qu'ils voudraient faire dans quelque genre de marchandise que ce puisse être. Ses relations avec toutes les maisons de commerce de Paris lui permettront de fournir les articles demandés au même prix qu'ils seraient livrés dans les magasins mêmes. Il ne demande aucune avance. Il suffira de faire ses commandes (*franc de port*) à M. Robin, négociant, rue de Choiseul, n° 2. La facture suivra les objets, et on l'acquittera en les recevant de la diligence. Cette correspondance devient doublement utile aujourd'hui, et ne peut manquer d'être appréciée dans un moment où les personnes éloignées de Paris ont tant d'achats à y faire faire.

* Rue du Port-Mahon, n° 8.

COMMENT JE DEVINS

AUTEUR DRAMATIQUE *.

Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit : « Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes.

— Eh bien ! ma mère ?

— Eh bien ! mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

— De rente ?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout !... repris-je.

— En tout.

— Eh bien ! ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami ?...

— J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre; Sébastiani, aussi puissant de son opposition que les autres le sont de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, en a eu quelques-uns pour aides-de-camp, et les a vus passer presque tous sous ses ordres : nous avons là une lettre de Bellune, qui constate que c'est à l'influence de mon père qu'il doit d'être rentré en faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu que lui, Sébastiani, fit partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien ! j'irai jusqu'en Suède, s'il le

faut, trouver le roi, et faire un appel à ses souvenirs de soldat.

— Et moi, pendant ce tems-là, que deviendrai-je ?

— Tu as raison ; mais sois tranquille, je n'aurai pas besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi, ce soir, je pars.

— Fais ce que tu voudras, me dit ma mère, en m'embrassant une seconde fois; c'est peut-être une inspiration de Dieu.

— Et elle sortit.

Oui, c'est une bonne mère que la mienne ! si bonne, que, grâce à son amour pour moi, j'étais incapable de tout, excepté de me jeter dans le feu pour elle.

Car, grâce à cet amour excessif, elle n'avait jamais voulu me quitter ; et, lorsqu'on saura que je suis né à Villers-Cotterets, petite ville de deux mille âmes à peu près, on devinera tout d'abord que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation : il est vrai que tout ce que la ville présentait de ressources sous ce rapport avait été mis à contribution. Un bon et brave abbé, que tout le monde aimait et respectait, plus encore à cause de sa dilection et de son indulgence pour ses paroissiens qu'à cause de son savoir, m'avait donné, pendant cinq ou six ans, des leçons de latin, et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête : en échange, et sous beaucoup d'autres rapports, je possédais les avantages physiques que donne une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas je manquais très-rarement un lièvre ou un perdreau.

Ces avantages, qui m'avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterets, devaient me présenter bien peu de res-

* Ce fragment sert de préface au *Théâtre* de M. Alexandre Dumas, dont le premier volume est sous presse. C'est à la *Revue des deux Mondes* que l'auteur a communiqué cette touchante et noble justification. Nous la reproduisons, non-seulement avec plaisir, mais encore avec un sentiment d'équité.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Coiffure exécutée par M^{lle} Nardin rue des Martyres 43. à Londres
 63. Lower Grosvenor St. Ornée de fleurs des M^{mes} de M^{lle} Cartier
 13. boulevard des Italiens. Robe en gaze brodée des M^{mes} de M^{lle} Popelin Dacart
 rue neuve Vivienne 8. Ornement de corsage en Rubans des M^{mes} de
 M^{lle} Besnard rue de la Bourse 8.



sources à Paris. Après avoir gravement réfléchi et m'être mûrement examiné, je tombai d'accord avec moi-même que je n'étais bon qu'à faire un employé. Tous mes soins devaient donc tendre à me procurer une place dans ce qu'on appelle génériquement *les bureaux*.

La première visite que je fis fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait bien vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas, mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils. Malgré tout ce que je pus faire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très-peu convaincu de mon existence.

Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail, quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or, qu'il présentait tout ouverte au général chaque fois qu'en se promenant celui-ci s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-cousin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le Malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation à devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel, un peu désempoigné; les deux premiers hommes que j'avais rencontrés avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis. Je repris mon almanach des vingt-cinq mille adresses, mais déjà ma confiance joyeuse avait disparu; j'éprouvais ce serrement de cœur qui va toujours croissant à mesure que la désillusion arrive; je feuilletais le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère, et avec tant d'é-

loges, que je tressaillis de joie : c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je me jetai dans un cabriolet, et me fis conduire rue du Faubourg-Montmartre, n° 4; c'était là qu'il demeurait.

— Le général Verdier, demandai-je au concierge.

— Au quatrième, la petite porte à gauche. — Je le fis répéter; j'avais cependant bien entendu.

Pardieu, me disais-je tout en montant l'escalier, voilà au moins quelque chose qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. — *Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche!* — Cet homme-là doit se souvenir de mon père.

J'arrivai à ma destination. Un modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée : je sonnai avec un battement de cœur dont je n'étais pas le maître. J'attendais cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes.

J'entendis des pas qui s'approchaient; la porte s'ouvrit, un homme d'une soixantaine d'années parut. Il était coiffé d'une casquette bordée d'astracan, vêtu d'une veste à brandebourgs et d'un pantalon à pieds; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs, et de l'autre un pinceau. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes.

— Que désirez-vous, monsieur? me dit-il.

— Présenter mes hommages au général Verdier. Mais il est probable que je me trompe?

— Non, non; vous ne vous trompez pas; c'est ici.

J'entraî dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur? me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la composition duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général... —

Le peintre se retourna.

— Eh bien ! mais pardieu ! c'est moi , me dit-il.

— Vous?... — Je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise, qu'il se mit à rire.

— Cela vous étonne de me voir manier le pinceau, n'est-ce pas ? reprit-il, après avoir entendu dire peut-être que je maniais assez bien le sabre ? Que voulez-vous, j'ai la main impatiente, et il faut que je l'occupe à quelque chose. Maintenant, que voulez-vous ? voyons.

— Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Égypte, d'Alexandre Dumas. —

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement, puis, au bout d'un instant de silence :

— C'est sacrédieu vrai, me dit-il, vous êtes tout son portrait. —

Deux larmes lui vinrent en même tems aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j'avais plus envie de baiser que de serrer.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

La Valse et l'Aumône.

L'harmonie et les fleurs,
Les doux parfums de femmes,
Le lustre aux mille flammes,
La mode aux cent couleurs,
C'est le bal, c'est la vie !
C'est la danse suivie
D'espoir, d'enchantemens,
D'aveux et de sermens.

— Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne,
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !

Une aumône ! une aumône ! »

Mais le bal est brillant,
La valse est enivrante,
La course délirante,
Et l'orchestre bruyant.
La gaité se colore
Et tourne et passe encore
Devant l'eau du miroir
Qui rit de la revoir.

Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne,
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !

Une aumône ! une aumône !

Sous les feux repandus,
L'hiver même a des charmes ;
Que d'attraits sous les armes,
Que de bouquets perdus !
Mais suspendez la danse ;
Le pied suit la cadence ;
Et la femme et la fleur
S'inclinent de chaleur....

— Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne,
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !

Une aumône ! une aumône !

Où va-t-elle en rêvant,
Cette femme aux pieds d'ange,
Dont le front rose change
Comme l'eau sous le vent ?
— Ouvrez cette fenêtre !
Oh ! laissez-moi renaitre !... »
Et de son front charmant,
Elle ôte un diamant.

C'est l'aumône ! l'aumône !

Madame, allez danser ! Dieu réchauffe vos pas !
La dame au collier d'or ouvre sa main qui donne,
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !
C'est l'aumône, l'aumône !

MARCELINE VALMORE.

D'UN CURÉ

QUI AVAIT OUBLIÉ SON MORT.

J'étais, il y a quelques années, en voyage dans mon pays. Mon pays, c'est la Bretagne, cette terre pittoresque par la nature et les hommes, cette autre Écosse de la France. Après avoir contemplé avec douleur le sépulcre de sable d'Escoubiac, où j'ai passé de si douces premières années, *village sous les sables* dont j'ai raconté une simple et touchante histoire à un de mes amis qui vient d'en faire deux volumes, je quittai, le cœur gros, cette scène de désolation. Là, où je fus heureux, où j'eus pendant bien des jours l'âme contente et épanouie, ne se montraient plus que la pointe du clocher et quelques

branches mortes du haut sycomore qui fut dans le cimetière et dont j'aimais tant l'ombre épaisse et le vigoureux feuillage. Je revenais donc bien triste de la contemplation de cette sépulture de toutes les joies d'enfance et de jeunesse, et je me disais que cet état tout métaphysique et insaisissable de l'âme désenchantée, un peintre pourrait le rendre profondément sensible et palpable à tout, en peignant la scène désolée d'Escoublac-sous-les-Sables.

Avec quel bonheur, dans cette situation d'esprit, je saisisais toute occasion de chasser cette tristesse ! on le juge. Aussi était-ce avec un double sentiment de délicie que je respirais le parfum si frais et si suave au matin des aubépines et des églantiers qui bordaient le chemin creux par lequel je me rendais au château de L... : j'y allais déjeuner. Il y avait société choisie, là ; une jeune femme de Nantes surtout, aimable, jolie, aussi pleine de talens que de grâce : la nature et l'art se l'étaient disputée et avaient partagé fraternellement, de sorte que son naturel faisait l'effet de la coquetterie, et que sa coquetterie (car qui n'en a pas quelquefois, mesdames) avait un air de bonhomie et de naturel exquis : ceci veut dire, en d'autres termes, qu'elle séduisait, bien malgré elle, je le jure, mais elle séduisait tout le monde. Cette influence inévitable s'étendit jusque sur un jeune curé, austère pourtant et rigide comme tout prêtre jeune : c'est précisément parce qu'il était célibataire par religion et âgé de trente vigoureuses années qu'il subit le magnétisme de madame de B... Elle le tenait, l'enlaçait, le fascinait comme fait le basilic. Pauvre oiseau qu'il était nouvellement lancé dans l'air, il ne pouvait résister ni s'arracher des chaînes de ses regards et de ses paroles : il oubliait Dieu dans sa créature... Oui ! car déjà M^{me} de B... lui avait, et la malice y avait pris part, fait manquer la grand'messe et l'heure de la retraite ecclésiastique à Guérarde. Je me

rappelais tout cela pour me régayer, et, ma foi, j'y avais réussi quand je fus à l'entrée de la grande avenue du château. Que découvris-je à l'autre extrémité de cette longue allée de pins centenaires ? notre jeune recteur se promenant seul avec M^{me} de B... qui lui parlait, ce me semblait, avec beaucoup de vivacité : c'était une causerie en forme.

« Vous êtes bien heureux, monsieur le recteur, d'être en un si doux tête-à-tête, » dis-je, en passant près d'eux. Il baissa les yeux candidement : la dame sourit.

Puis à déjeuner j'étais près d'elle, et elle me fit part d'un excellent projet qu'elle avait conçu. Le recteur, en arrivant le matin au château, avait annoncé l'intention d'être à Saillé, sa paroisse, à midi, et M^{me} de B... riait aux anges à l'idée de le retenir avec nous jusqu'au dîner. « Vous en êtes bien capable, madame, lui répondis-je. Voyons ce que vous aurez le pouvoir de faire oublier. — Ah ! vous me piquez au jeu encore ; eh bien ! il restera. »

Le déjeuner fut ample, long et copieux, comme les repas de province, et notre enchantresse prit, tout en l'allongeant, le soin de l'abréger par une conversation animée, et spirituelle plus qu'à l'ordinaire : c'étaient toujours des mots piquants rappelés ou inventés, des récits contés avec des détails qui les faisaient paraître courts, un feu roulant de magie ; et le jeune recteur écoutait comme à un sermon de Monseigneur, pour le moins. Il buvait l'oubli avidement dans ce Léthé délicieux. On s'était mis à table à neuf heures : il y avait eu deux services lentement savourés, conversation, anecdotes, et dessert abondant ; que l'on compte les minutes qui s'étaient déjà écoulées. Le recteur en avait quelque sentiment, car il tira sa montre d'argent le plus discrètement du monde, ce qui n'empêcha point M^{me} de B... de le remarquer ; elle avait, la magicienne, des yeux et un esprit qui voyaient tout à la fois.

« Ah ! monsieur le curé, dit-elle à la

hâte, avant que je ne chante, vous allez répéter cette charmante chanson de l'autre jour, que j'aime tant ! »

Le recteur réfléchit un peu. « Cette chanson qu'elle aime tant, et que je sais ! et puis elle chantera. » Or vous saurez qu'elle avait une charmante voix, ce qui fit que le recteur, après une courte délibération, remit sa montre de la main droite, en faisant de la gauche ce geste qui dit : Bah ! j'ai encore le tems. Bref, il chanta.

La dame du château était extrêmement dévote, et elle souffrait à entendre chanter cette bouche qui lui donnait de si sévères leçons au tribunal de la pénitence, et l'absolution enfin ; mais il n'avait pas su refuser, elle l'en plaignait, et en vérité je crois qu'elle disait pour lui, pendant qu'il chantait, un *miserere* dont il avait certes grand besoin.

Quand il eut fini, M^{me} de B... lui tint parole bien vite, bien vite, pour ne lui pas laisser le tems de la réflexion ; puis elle réitéra, réitéra encore, et toujours d'une voix plus parfaite, plus pénétrante, plus délicieuse. Le brave curé y perdait la tête, car il fut le premier à en redemander d'autres. Elle obéit sans façon, on le pense ; et le recteur, fier de cette attention, de cette préférence, s'enthousiasmait de plus en plus.

« A présent, monsieur le recteur, je vais peindre ce site, au fond du parc, avec la mer en vue. Vous viendrez me voir peindre ? Oh ! vous y viendrez ; vous aimez cela. Et puis, je ne vous cache pas qu'il y a dans mon fait un peu d'égoïsme ; vous êtes de bon conseil, je l'ai éprouvé, et je ne vous quitte pas. »

Il la suivit avec bonheur, le malheureux captif, jusqu'à l'extrémité du parc

où elle avait établi son atelier, et ne pouvait se lasser d'admirer les enchantemens du pinceau de M^{me} de B... Après la naissance du ciel, il voulait voir se déployer la mer ; devant la mer, la plage ; sur la plage, des pêcheurs ; et au premier plan du tableau, un massif de pins. Cela ne se crée pas en un clin-d'œil, comme fit Dieu, mais le recteur ne regardait plus sa montre. La tête appuyée sur ses deux bras qui portaient ses genoux, il suivait avec délices tous les progrès de la peinture, et le travail de M^{me} de B... n'était point muet, elle l'assaisonnait de gaies histoires et de fines observations sur l'art ; et peinture et parole, il savourait ces exquis jouissances, quand il tressaillait.

« Monsieur le curé ! monsieur le curé ! »

On l'appelait en accourant. C'était un paysan du bourg de Saillé.

Oh ! monsieur le curé !

Il s'était levé comme un homme éveillé en sursaut.

« Ah ! mon Dieu... monsieur le recteur... et votre mort qui attend ! »

— Il fallait donc dire que c'était un mort qui vous attendait, et je ne vous aurais pas retenu, » lui dit M^{me} de B... d'un ton grave. Il s'enfuit à toutes jambes.

Amantes et femmes légitimes, prenez bien garde à M^{me} de B... ; si elle fait oublier les morts, que serait-ce des vivans, je vous le demande ?

RÉNÉ DE PENNEBÉ.

A ce Numéro est jointe la planche 1021.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS

